



HAL
open science

Trajectoires d'insertion professionnelle des jeunes : évolution des catégories dans une enquête qualitative longitudinale

Claire Bidart

► **To cite this version:**

Claire Bidart. Trajectoires d'insertion professionnelle des jeunes : évolution des catégories dans une enquête qualitative longitudinale. 2005, pp.173-216. halshs-00133009

HAL Id: halshs-00133009

<https://shs.hal.science/halshs-00133009v1>

Submitted on 23 Feb 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Trajectoires d'insertion professionnelle des jeunes : évolution des catégories dans une enquête qualitative longitudinale

Claire BIDART

Chargée de Recherches CNRS, LEST, Aix-en Provence

En accord avec la proposition de ce séminaire, je me situe dans la "cuisine" de la recherche : il ne s'agit pas d'une présentation de résultats bien ficelés, mais plutôt de questions quant à la façon de les traiter des matériaux, en cours de route. J'exprimerai donc autant des doutes que des idées à propos de la construction de catégories.

Je vais donc vous proposer aujourd'hui une discussion sur la construction de catégories d'approche du monde du travail, sur les mouvements des individus dans ces catégories avec le temps, et sur l'évolution des catégories elles-mêmes dans le temps. Ces réflexions se fondent sur une enquête longitudinale par panel auprès d'une cohorte de jeunes qui ont été interrogés de façon approfondie à trois reprises : 1995, 1998, 2001, donc tous les trois ans. Je suis actuellement sur le terrain de la quatrième vague d'enquête (nous ne parlerons donc ici que des trois premières vagues).

Cette recherche empirique construit des parcours biographiques de jeunes qui avancent vers la vie adulte. Ces parcours sont constitués sur la base des récits qu'ils en font, ainsi que sur l'élaboration avec eux d'un calendrier, mois par mois, ce qui s'est passé pendant trois ans entre deux enquêtes. Ces calendriers établissent une forme d'objectivation du temps et des statuts, des positions, de la situation sociale, alors que dans d'autres moments des entretiens se déroulent des expressions beaucoup plus ouvertes, plus libres, sur ces parcours eux-mêmes, sur les projets, les représentations de ce qu'ils veulent faire, etc.

1 – La question de départ

La question de base de cette partie du travail¹ est celle de l'insertion sociale. Cette dimension a été mise en avant pour la Délégation interministérielle à l'insertion des

¹ Cette recherche comporte des facettes multiples que nous n'évoquerons pas toutes ici (en particulier, l'exploration des rapports entre les étapes d'avancée vers la vie adulte et les évolutions des réseaux relationnels, qui est une des dimensions centrales de cette entreprise).

jeunes (qui a co-financé ce panel), et pour qui deux rapports de recherche² ont été rédigés, rapports dans lesquels a été mise en place la procédure d'analyse exploratoire dont nous parlerons aujourd'hui.

La façon dont j'ai travaillé cette question de l'insertion sociale est née d'insatisfactions, comme c'est souvent le cas dans la recherche : on a une petite frustration en lisant des ouvrages, et on se dit qu'on a envie de faire autrement, et cela nous stimule. À propos des parcours d'entrée dans la vie active, j'avais regardé ce qui se faisait au CEREQ en particulier, puisque c'est l'un des lieux en France où beaucoup d'études longitudinales sont produites. J'y voyais des parcours analysés extrêmement finement, mais sans savoir pourquoi ce qui s'y passe, s'y passe. En particulier, on ne sait pas très bien quelles sont les voies possibles au regard des voies abandonnées par les jeunes en insertion professionnelle. Dans les parcours d'insertion, on regarde ce qui a été fait, mais on ne sait pas pourquoi cela a été fait, on ne voit pas ce qui aurait pu être fait, ce qui a été envisagé puis abandonné. On mesure combien de temps a mis le jeune avant d'avoir un CDI, si c'est long on appelle ça un retard ou un différemment : cela me laissait insatisfaite.

J'avais lu aussi un certain nombre de travaux, dont ceux de Laurence Roulleau-Berger, qui m'ont appris que le travail et les parcours n'étaient pas si simples. Ce qui n'était pas rapidement conclu par un CDI n'était pas forcément un retard ou un échec.

J'avais bien sûr lu aussi des études biographiques. Malgré la grande richesse de ces travaux, le fait que ces biographies soient re-mises en cohérence à partir du point d'arrivée me laissait là aussi assez insatisfaite. On sait comment les gens s'y sont pris pour arriver là où ils sont aujourd'hui, mais uniquement depuis là où ils en sont aujourd'hui. J'avais envie de réintroduire de la dynamique "réelle", de ré-imbriquer les représentations avec les parcours et avec les actions dans l'épaisseur du temps.

² "La construction de l'insertion socioprofessionnelle des jeunes, une enquête longitudinale", rapport de recherche pour la Délégation Interministérielle à l'Insertion des Jeunes, Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, février 2000, 133 p., et "La construction de l'insertion socio-professionnelle des jeunes à l'épreuve du temps. Une enquête longitudinale", en collaboration avec Lise Mounier et Anne Pellissier, Rapport de recherche pour la Délégation Interministérielle à l'Insertion des Jeunes, Ministère des Affaires sociales, du travail et de la Solidarité, Juillet 2002, 137 p.

Ces deux rapports sont disponibles sur le site web du LEST : <http://www.univ-aix.fr/lest/>

En amont de la question du parcours, je me suis demandée comment les jeunes abordent le travail. Comment envisagent-ils le travail ? Qu'est-ce que c'est pour eux ? Quelle est la place et quel est le rôle du travail dans leur vie ? Réciproquement, comment imaginent-ils leur propre place et leur propre rôle dans le monde du travail ? Comment cela évolue-t-il dans le temps ? Comment ces représentations entrent-elles en rapport avec leur parcours, leurs expériences, etc. ? Ce n'est pas parce que l'on envisage quelque chose que c'est cela qui va se passer, et ce n'est pas parce qu'on l'a fait qu'on l'a envisagé. J'avais envie de réinterroger ce rapport entre projet et parcours.

Les filières d'études, les diplômes, certains stages ou petits boulots contribuent à rapprocher ou à distancier les jeunes de la situation d'emploi ; la spécialité du diplôme en question est aussi très déterminante. Pourtant, j'ai préféré ne pas partir a priori de ces catégories de formation, de statut ou même de statut d'emploi, mais de plutôt construire ce que j'ai appelé des catégories d'approche du monde du travail ou des logiques d'accès au monde du travail de façon inductive, pour voir ensuite ce que l'on pouvait y trouver *in fine* comme statut, comme situations.

Avant de vous parler de l'enquête proprement dite, je vais détailler un peu plus ce que j'entends par approche du monde du travail et surtout quelles dimensions du rapport au travail j'inclus dans ce questionnaire. Nous sommes dans les hypothèses de départ : qu'est-ce que je suis allée chercher ?

Je suis partie de l'idée que l'insertion professionnelle est un processus qui se déroule dans le temps, ce n'est pas un jour non, puis un jour oui, on est inséré. C'est un processus complexe qui intègre différentes dimensions. Nous avons certes la trajectoire objectivée qui montre la succession des emplois, des statuts, des périodes de chômage, etc. J'intègre en parallèle des facteurs plus subjectifs qui participent à la réalisation de choix et d'investissements qui vont intervenir sur le déroulement du parcours tel qu'on le voit à l'arrivée. J'ai eu envie de me donner les moyens d'expliquer et d'interpréter les orientations mais aussi les bifurcations opérées dans cette période particulière de mise en place des itinéraires. Je ne m'intéresse pas seulement à la continuité, mais aussi aux discontinuités qui vont être des points importants à considérer.

Le rapport à l'idée même du travail formulée par les jeunes est à cet égard déterminant et discriminant. J'avais eu de bonnes lectures :

– Chantal Nicole-Drancourt montre que le rapport au travail, construit précocement, est un facteur très important pour la suite des trajectoires.

– Les travaux de Serge Paugam, insistent sur l'idée que le rapport au travail engage des qualifications de l'ordre du citoyen : qui suis-je dans le monde social ? Quelle est la position de l'entreprise, le prestige de l'entreprise, les rapports sociaux qui sont engagés, l'idée du métier, etc. ? On ne regarde pas l'insertion simplement comme un statut d'emploi.

– Je suis aussi revenue à Howard Becker avec l'idée du temps, de la carrière comme processus, comme succession d'engagements. On s'intéresse là vraiment à cette succession : succession d'interactions, de reconnaissances collectives, de renforcements progressifs et d'effets de cumul, où l'épaisseur du temps est visible.

J'ai posé quelques questions-hypothèses qui m'ont guidées dans la formulation des questions que j'allais ensuite poser aux jeunes.

– Les jeunes cherchent-ils à s'épanouir dans la réalisation d'un projet professionnel qui les conduise vers un métier valorisant ou bien cherchent-ils à obtenir un emploi, une place (comme diraient Dubar et Demazière) de type alimentaire ? Ce n'est pas seulement une question de revenus, c'est aussi une question de place. Est-ce qu'on cherche le métier, est-ce qu'on cherche la place ? Quel est leur niveau d'urgence au moment où on les interroge, leur proximité par rapport à l'emploi : c'est pour aujourd'hui ou pour dans très longtemps ? Que met-on entre les deux ? Quel degré d'abstraction ou de réalisme révèle leur représentation du travail ? Parle-t-on d'un vrai travail ou de quelque chose de beaucoup plus flou ? Quelle est la netteté de l'image qui va éventuellement les appeler et les guider ? Privilégient-ils la stabilité de l'emploi ou préfèrent-ils rester plus mobiles ? Qu'attendent-ils de la formation ? La formation peut avoir des dimensions plurielles et pas forcément alternatives. Il peut s'agir d'un niveau d'excellence, d'une qualification spécifique, d'une professionnalisation rapide, d'une simple mise en contact avec le monde du travail, d'un moyen de différer les engagements. Quel est le lien entre la formation et l'idée du travail ? Quel est la part du désir et celle de la raison dans leurs choix ? Est-on dans le rêve ou dans le pis-aller ? Par quoi, par qui sont-ils éventuellement influencés ? Le monde des possibles, c'est aussi les gens qui sont autour de nous et qui nous donnent des idées, des exemples, des moyens de comparaison. Le réseau de relations joue-t-il dans l'image du travail ? Quels événements interviennent dans cette construction de la carrière ?

– Comment les jeunes appréhendent-ils les instances de recherche d'emploi ? Nous avons une idée assez intéressante du paysage qu'ils dessinent quand on leur demande : *"mais si demain matin tu devais chercher un vrai emploi... ? si demain tu devais chercher un petit boulot pour une semaine, que ferais-tu ?"*. Il est intéressant de poser

cette question dans le temps et de voir évoluer ces possibilités imaginaires d'accès à l'emploi.

– Je vais aussi m'intéresser à l'impact des ressources et des investissements qui ne sont pas forcément liés *a priori* à la sphère de l'emploi, mais qui vont intervenir de façon assez importante, et peut-être de plus en plus dans le temps. Pour l'instant je n'ai pas cherché à construire systématiquement le rapport entre couple, famille et travail par exemple. Mais quand le "hors travail", quel qu'il soit, intervient dans le discours sur le travail, je le retiens. On voit ainsi les cas où une expérience est acquise dans les loisirs ou dans un travail saisonnier. Un petit boulot d'été a pu éveiller un intérêt, une idée de travail possible là où l'on n'imaginait pas du tout un quelconque rapport avec le travail. Cela peut orienter ou réorienter un parcours. L'idée était de ne pas fermer la porte à ces domaines-là.

– J'aborde aussi la dimension des projets des jeunes au regard du travail et de l'emploi. En amont même de la construction de projets précis qui seraient conformes à des anticipations réalistes de situations professionnelles "en vrai", on doit peut-être se poser la question et leur poser la question : au fond que veulent-ils ? Si l'on omet de poser cette question, on risque de laisser dans l'ombre le fait que finalement le travail n'est pas ce qui compte et de passer complètement à côté d'interprétations pertinentes de ces parcours.

La notion de projet est très complexe, d'autres l'ont dit avant moi. On verra qu'elle peut même combiner deux dimensions : entre le rêve flou, un peu improbable, et un balisage précis, ordonné de l'avenir ; entre le désir personnel "*ce dont j'ai vraiment envie moi, ce que je veux, mon propre désir*" et une représentation très ajustée au monde professionnel : "*je veux ce qui est possible, ce que je vois réalisé autour de moi, ce que la société construit pour des gens comme moi*". Chaque individu construit entre ces pôles une représentation de son univers des possibles plus ou moins proche de l'un ou de l'autre.

Je vais préciser de quelles dimensions du travail il s'agit dans ce projet. Il ne faut pas confondre deux objectifs qui sont parfois très clairement distingués : l'emploi et le métier. Pour certains jeunes l'objectif est l'emploi : un emploi stable si possible, une place à tout prix ou presque. Cela signifie qu'ils peuvent négliger d'établir une cohérence entre cet emploi et les études poursuivies ou leur projet initial, en disant : "*Oui j'ai fait telles études, oui d'accord j'ai envie d'autre chose, mais je vais prendre un emploi parce qu'il faut d'abord une place*". Pour d'autres, le projet vise une réalisation

professionnelle qui s'inscrit dans une certaine durée et cette durée imaginée, cette visée potentielle peut conduire à refuser des emplois qui ne rentrent pas dans ce projet. : "*Je n'ai pas besoin de cet emploi, je vise autre chose plus loin*". On verra par exemple des jeunes dotés d'un projet professionnel précis qui ont pris dans l'urgence un premier emploi qui n'y correspond pas, puis qui constatent leur insatisfaction au regard du projet professionnel et quittent cet emploi pour revenir vers l'idée du métier. Cette tension n'est donc pas forcément exclusive : il y a des va-et-vient entre les deux conceptions.

Je vais même poser la question du projet pour ceux qui sont inscrits dans un emploi stable. Il ne suffit pas d'avoir un CDI pour que tout s'arrête. L'insertion professionnelle peut être remise en cause après une apparente réussite pour peu qu'ils se sentent mal dans un emploi ou le trouvent décalé par rapport à leurs projets initiaux mais aussi par rapport à leurs potentialités, par rapport à ce dont ils s'imaginent capables. On peut alors aboutir à une bifurcation. Une attention particulière sera portée aux modifications des projets, aux évolutions des façons d'avancer ainsi qu'aux bifurcations parfois importantes qui réorientent la trajectoire en cours de route.

Et puis il y a ceux qui n'ont pas de projet, qui n'en expriment pas ; il y a ceux aussi qui ont des projets multiples, parallèles, combinables ou non...

On est ici dans l'idée du cheminement, c'est-à-dire que le temps intervient. Je peux me donner "le luxe" de regarder le temps avancer, et je vais le prendre au sérieux. J'ai balayé là un très vaste champ de questions qui sont en exploration, mais il s'agissait tout d'abord de synthétiser des résultats. Je vais vous parler d'un moment de la recherche où j'ai donc construit différentes catégories d'approche du monde du travail pour pouvoir regrouper et comparer les cheminements complexes et divers des jeunes, et pouvoir dire à la DIJ : voilà comment je vois l'insertion avancer.

Je rappelle ici que ce travail a été constitué collectivement, et que la confrontation des idées est en l'occurrence très utile, surtout pour une démarche inductive. Daniel Lavenu, Alain Degenne, Lise Mounier (LASMAS-IdL), ainsi que Didier Le Gall et Anne Pellissier (LASAR-Université de Caen) ont largement contribué à cette exploration.

Aujourd'hui, je ne suis pas sûre que ces catégories d'approche du monde du travail soient la meilleure idée. Cette construction a apporté un éclairage, mais on peut sans doute faire mieux. Je pense que cet exercice mérite d'être soumis à la discussion, et c'est pourquoi je vous le présente ici, dans toute son imperfection.

2 – L'enquête

La question au fond est la suivante : qu'est-ce que c'est que devenir adulte ? Je m'intéresse aux façons d'avancer, aux petits bouts de cheminement qui éventuellement nous en rapprochent. Au fil de l'avancée vers la vie adulte, je regarde la succession dans le temps de diverses situations biographiques : être en formation, faire des petits boulots, prendre un CDD, un CDI, etc.; ou être seul, puis en couple, puis avoir des enfants, puis être de nouveau seul, etc. Aujourd'hui je vais surtout parler du travail, mais il y a aussi l'amour, les loisirs, les diverses formes d'engagement dans le monde social, les rapports de voisinage, les rapports avec les parents, les frères et sœurs, etc. Comment tout cela se tricote-t-il ensemble ?

Je compare des étapes de vie, mais aussi des discours saisis à différents moments qui sont contemporains de chaque étape. Au moment où je vais les interviewer, je commence par établir où ils en sont. J'ai donc le discours sur leur situation d'aujourd'hui et puis aussi le discours rétrospectif sur les intervalles de trois ans qui viennent de passer : qu'ont-ils vécu pendant ces trois ans ? Il y a donc des points d'enquête, des points de recueil de discours séparés par trois ans, et les évaluations par les jeunes de ce qui s'est passé dans ces trois ans. J'essaie, en combinant la comparaison des étapes et les appréciations des intervalles, de repérer des formes d'apprentissage, de socialisation, de maturation, de façons d'évoluer.

La population initiale de l'enquête, en 1995 lors du démarrage, était constituée par 87 jeunes garçons et filles. Pour constituer ce panel, nous avons préféré partir de moments dans les parcours que des âges, en privilégiant ainsi une position juste avant un seuil où l'on prend une orientation. Après la classe de terminale, on quitte le lycée qui est une instance de socialisation très importante et relativement homogène. Nous avons donc choisi trois groupes de jeunes :

- pour un tiers, ils étaient en terminale économique et sociale,
- pour un tiers, en bac professionnel,
- et pour un tiers, en stage d'insertion (pour éviter de n'avoir que des bacheliers) avec des âges à peu près comparables (ce qui était difficile parce qu'ils sont souvent plus âgés quand ils arrivent en stage d'insertion). Ces derniers ne sont donc pas allés au lycée.

Ces jeunes avaient entre 17 et 22 ans au début de l'enquête. Ils vivaient tous dans le bassin d'emplois de Caen en Normandie. Trois ans après, on en a réinterrogé 73, et 67 en 2001 qui avaient alors entre 23 et 28 ans.

Cette déperdition est regrettable mais le taux de maintien dans le panel reste honorable au regard des autres enquêtes longitudinales, surtout en considérant que ce sont des

entretiens extrêmement longs (entre 6 et 12 heures, en plusieurs rendez-vous successifs). Le problème majeur tient à l'orientation (sociologique) de cette déperdition : ce sont surtout des garçons ex-stagiaires en trajectoire descendante qui sont les plus difficiles à récupérer.

On a plusieurs types de sorties de l'enquête : un suicide est à déplorer. Certains jeunes n'ont pas été retrouvés malgré nos précautions (des adresses de leurs proches étaient recueillies au cas où eux déménagent, des courriers étaient envoyés régulièrement pour les vœux, pour leur envoyer des articles...). Mais dans des cas de brouilles, de fugues ou de difficultés familiales, les proches n'ont pas voulu ou pas pu faire le relais. Même en jouant les détectives, nous n'avons pas pu tous les retrouver. D'autres enfin ont refusé de continuer l'enquête. Parfois ils nous "posent des lapins" ou ils nous disent : "*non, non, je veux plus, c'est trop dur*". Alors "*c'est trop dur*" renvoie souvent aux trajectoires descendantes. En effet, quand ils nous voient, il y a un effet "miroir". Ils nous voient comme le rappel de ce qui s'était passé trois ans avant. Et ils se rendent compte que ça ne s'est pas très bien passé pour eux depuis trois ans. Il peut s'agir également de problèmes de drogue, voire de délinquance.

Nos données consistent en :

- Une partie "questionnaire" qui sert surtout à construire les réseaux de relations. On fait des listes très longues de prénoms avec les caractéristiques de chaque personne, de chaque relation, etc. Je n'en parlerai pas ici.
- Des entretiens longs portant sur l'ensemble des domaines de la vie et sur leurs interactions (y compris des évocations et comparaisons des relations interpersonnelles)
- Le calendrier précis, mois par mois, de tout ce que ces jeunes ont fait dans l'intervalle des trois ans. C'est un calendrier du type de ceux utilisés au CEREQ, mais plus complet. On y traite la situation des enquêtés au regard de l'emploi, de la formation, des stages et petits boulots. Il y a pour cela plusieurs colonnes puisqu'ils peuvent avoir plusieurs emplois ou statuts d'emploi en même temps. On y note également le service militaire, les lieux de résidence, les relations amoureuses, les événements familiaux, et d'"autres événements" (que ce soit le permis de conduire, les problèmes de santé... c'est-à-dire divers événements qui ont pu paraître importants).
- Enfin leur récit de ces trois années. On a insisté en particulier sur les moments-clés, c'est-à-dire les moments où ils ont eu le sentiment d'avoir à faire des choix. On a là également leurs réponses à des questions plus globales sur le travail, le couple, la famille, les loisirs, etc.

L'ensemble permet de mettre en perspective le déroulement des étapes avec la façon dont ils voient ce qui s'est passé, les temporalités de leurs choix, de leurs projets, leurs priorités, les pondérations éventuellement entre les domaines de la vie et les orientations globales qui sous-tendent les étapes qui apparaissent sur les calendriers.

Le guide d'entretien a été réitéré à chaque fois pour pouvoir comparer les réponses. J'ai commencé par comparer deux époques : la vague 1 et la vague 2, en analysant le premier intervalle de trois ans. J'ai construit alors ce que j'appelle des catégories de modes d'approches du monde du travail, c'est-à-dire une combinaison entre les représentations et les parcours, entre ce qu'ils ont fait, ce qu'ils en pensent et ce qu'ils voudraient faire. C'est ce que j'appelle les façons d'avancer vers le travail.

La troisième vague d'enquête a permis d'appréhender encore mieux la dynamique. En effet, quand on a deux vagues d'enquête, on peut comparer deux états et analyser un intervalle. Quand on a trois vagues d'enquête, on peut faire une comparaison radicalement différente : on a trois étapes et deux intervalles. On peut comparer alors deux intervalles, donc comparer vraiment des processus. On peut se poser les questions suivantes : qu'est-ce qui change ? Quelle est la robustesse des catégories faites la première fois ? Est-ce que cela tient dans le temps ? Est-ce que les individus eux-mêmes vont changer de catégories ? Quelle est la pertinence de ces catégories ?

3 – Les catégories d'approches du monde du travail

Je vais décrire ces catégories et je donnerai des exemples en parlant directement des mouvements que j'ai repérés dans ces catégories. Ce sont des catégories inductives dans lesquelles j'ai situé les individus à partir de la lecture des parcours et des représentations des enquêtés. Parfois nous avons un seul individu dans une catégorie. L'essentiel est qu'elle nous paraisse pertinente, éventuellement reproductible. Si j'avais pris plus de 87 individus, il y aurait peut-être eu plus de monde dans telle ou telle catégorie. Rappelons qu'il s'agit d'un travail qualitatif.

La série des questions servant à construire ces catégories est longue : on "tourne autour du pot". Par exemple la question "*qu'est-ce que c'est pour toi le travail ?*" est abordée à travers bien d'autres questions avant d'être posée telle quelle (Cf en annexe 1 quelques questions du guide d'entretien).

Nous avons 4 grands chapitres dans ces catégories :

- 1) La voie professionnelle
- 2) Les itinéraires de l'emploi

- 3) Les chemins des écoliers
- 4) Les routes alternatives

Notons que la métaphore routière signale déjà l'idée des carrefours et des bifurcations. Ces catégories ont été construites à partir du premier intervalle (nous sommes alors dans la deuxième vague de l'enquête).

- La voie professionnelle

Il s'agit des jeunes les plus proches de la réalisation d'un projet professionnel. Ils ont une idée claire et positive de la profession précise qu'ils comptent exercer dès la fin de leurs études.

1- Le métier dans les études

Certains sont encore étudiants, mais ils savent très bien où vont ces études-là. C'est typiquement les BTS, les études en alternance, où l'on fait des études pour un métier. On les appelle les voies professionnalisantes. Ce sont les passerelles entre la formation dans l'entreprise, les stages. Le métier est contenu dans les études d'une certaine façon.

2- L'intégration professionnelle accomplie

Les autres sont déjà installés dans un emploi qui correspond à leurs études et à leurs projets.

En vague 2, ils sont déjà situés dans le monde du travail.

- Les itinéraires de l'emploi

Cette catégorie distingue les jeunes qui ont davantage accordé la priorité à l'emploi qu'au métier, et à l'emploi immédiat, c'est-à-dire la place.

3- L'intégration dans l'emploi, le regret de la profession

Ce sont les jeunes qui étaient déjà insérés : ils occupaient un emploi mais ils remettaient en cause cette insertion en développant le projet de quitter cet emploi. Ils avaient un sentiment d'insatisfaction au fur et à mesure de leur prise de conscience du décalage entre cet emploi peut-être accepté ou pris trop rapidement et leurs aspirations. Ce sont les "déçus de l'emploi". Ils avaient souvent trouvé leur emploi par leurs relations personnelles, parfois dans l'urgence. On leur a proposé, il a fallu se dépêcher. Une fois qu'ils y sont, que l'urgence est comblée, il y a très rapidement un mouvement de recul et de remise en cause.

4- L'installation dans l'emploi instable

C'est le fait de privilégier l'accès à l'emploi, mais pas à un emploi stable. Ils ne cherchent pas forcément une place stable à tout prix et préfèrent même éviter de s'y stabiliser. Pour eux, l'intérim est une situation en soi, parfois jugée préférable à un contrat qui les lierait à une entreprise ou à un emploi, voire une tâche, dans lesquels ils ne souhaitent pas s'éterniser. J'ai là trouvé des discours développant une vision positive de l'instabilité de l'emploi.

5- L'aspiration à l'emploi stable

Ici se trouvent ceux pour qui la stabilité fait vraiment partie de l'aspiration à l'emploi. Souvent ils ne sont pas encore tout à fait dans l'emploi stable mais c'est ce qu'ils recherchent. Les ambitions sont souvent modestes, mais c'est surtout un emploi stable qui serait le bienvenu. Nous avons trois catégories :

5.1. L'insatisfaction dans l'emploi instable

Ils sont dans un emploi instable qui ne leur convient pas.

5.2. Enfin un emploi

Ils viennent juste de trouver un emploi stable. Une épaisseur temporelle apparaît dans certaines catégories, et je l'ai prise au mot : "enfin un emploi". Ils ne sont pas dans le manque. Leur discours exprime vraiment le rapport à l'emploi de ceux qui juste avant ne l'ont pas trouvé.

5.3. La galère

Vous voyez là sans doute à quoi je fais référence : c'est vraiment la succession d'emplois précaires, difficiles (conditions de vie dures, échecs répétés, cercles vicieux, pauvreté, etc.).

-Les chemins des écoliers

6- Les étudiants

Ce sont des étudiants franchement engagés dans un cursus visant un diplôme, une qualification et non une profession précise. Cette catégorie est en cela différente de celle du "métier dans les études". C'est ici un niveau, une matière, une discipline qu'ils visent, plus que l'engagement dans une activité. Le métier reste encore très flou pour eux. Ils font des études, ils sont dans les études et ne parlent pas de métier.

7- La latence

Ce terme peut paraître sévère, avec une orientation psychologisante. Ce n'est peut-être pas le mot idéal. D'autres chercheurs parlent de moratoire. Ce terme me paraissait assez clair pour montrer le point commun aux jeunes de cette catégorie, il peut rester

provisoire. Ici, ce sont typiquement les jeunes qui ne savent pas très bien ce qu'ils veulent, qui ne voient pas vraiment d'urgence, qui ressentent un malaise ; mais ils ne vont pas se dépêcher pour autant. Ils hésitent... Leurs projets, lorsqu'ils en ont, sont irréalistes, multiples. Souvent il n'y a pas de projet du tout : il faut d'abord grandir, connaître des expériences, formuler des désirs, etc., on ne sait pas. C'est une période d'attente. On est dans le délai, bien à l'abri dans le cocon familial protecteur pour certains, et dans des situations très difficiles pour d'autres, mais dans l'ensemble sont pour l'instant inhibés de leur volonté d'acteur. Certains sont à l'université, font des études, mais ce sont d'éternels redoublants ou des étudiants qui chaque année redémarrent une première année d'une discipline différente.

8- L'issue opportuniste

Ce sont des trajectoires dans lesquelles s'est produit un coup de théâtre : une proposition extérieure qui ne correspondait pas à un projet mais qui est venue proposer une issue. Très souvent c'est une suite de la latence : on sort de la latence par une proposition "miracle". Dubar et Demazière parlaient du *Deus ex machina* ou du chevalier blanc qui arrive et fait une proposition qu'on saisit. Souvent le réseau personnel intervient.

- Les routes alternatives

C'est le développement de trajectoires qui présentaient la particularité de s'être construites sur un double projet : à la fois une passion et une voie plus raisonnable au regard de l'accès à l'emploi. Comment ces deux voies vont-elles s'articuler ?

9- Les voies en parallèle

Elles peuvent rester deux voies menées en parallèle. Souvent se développe un projet qui est né dans les loisirs ou lors d'un investissement dans une activité autre que le travail. Typiquement c'est l'art, le sport, des activités pratiquées par passion ou par talent. On trouve également l'engagement dans une cause humanitaire, tout ce qui est de l'ordre de la vocation... A côté, se développe une autre voie davantage en rapport immédiat avec un statut professionnel. Les deux peuvent se rejoindre ou se combiner, ou, comme ici, rester disjointes, parallèles.

9.1. Ni vraiment l'une, ni vraiment l'autre

Aucune des deux voies n'est vraiment développée. Les projets sont renvoyés dos à dos, aucun n'avançant vraiment.

9.2. L'une et l'autre

Deux projets sont menés. On mène une "double vie" d'une certaine façon.

10- La jonction

Les deux voies se rejoignent.

10.1. La synthèse

Certains arrivent à synthétiser les deux, à construire un métier qui intègre leur passion, leur loisir ou leur hobby tout en restant inscrit dans leur cursus et leur formation.

10.2. La voie de la passion

C'est l'idée qu'on va partir de la passion, partir du loisir ou de la vocation pour construire un projet de métier.

11- L'insertion conjugale

C'est une catégorie un peu à part, qui ne relève pas vraiment de la même alternative, mais qui se fonde sur une mise en écart de la sphère professionnelle par un engagement dans une autre voie qui est celle de l'insertion conjugale. Ce sont, typiquement, les femmes au foyer.

4- Faire des catégories

Vous pouvez voir la répartition des jeunes dans ces catégories entre la vague 1 et la vague 2 (voir en annexe 2 "Catégories V1-V2")

La construction des catégories est toujours un exercice acrobatique et il serait abusif de prétendre que toutes les personnes que vous voyez citées ici rentrent à l'évidence dans telle ou telle catégorie d'approches du monde du travail. Même une démarche itérative qui procède par va-et-vient entre les calendriers des parcours, les faits décrits et les discours mettant en œuvre les représentations, sans oublier les constructions sociologiques, ne peut permettre de faire l'économie de certaines difficultés d'ajustement. Certains cas se situaient dans une zone intermédiaire entre deux catégories ou pouvaient s'inscrire dans plusieurs catégories à la fois. Parfois on hésite à assimiler un cas à une variante d'une catégorie ou à construire une nouvelle catégorie. Ici vous avez le résultat de ces arbitrages, parfois compliqués, que j'argumenterai même s'il n'est pas toujours absolument certain que l'option finalement choisie soit la meilleure. Ce séminaire m'a paru être une occasion de discuter vraiment des modalités de construction des catégories, y compris des hésitations...

Par ailleurs, les cas limites et les hésitations tiennent parfois au moment précis de l'interrogation. On a déjà de la temporalité dans "enfin un emploi" ou dans "l'issue opportuniste". On peut imaginer que si nous les avions interrogés trois mois avant, ils seraient dans une autre catégorie. Le moment de l'entretien est par ailleurs absolument

arbitraire par rapport à leur parcours. A part la première fois où on les a contactés en classe de terminale au regard du seuil qui s'approchait – celui du bac –, les autres fois on a calculé trois ans et on a regardé nos disponibilités respectives pour faire les entretiens. Cette durée des trois ans n'a pas du tout été calculée en fonction de leurs parcours. Donc on arrive à n'importe quel moment, trois mois avant ou trois mois après, ils auraient pu être ailleurs. C'est un choix méthodologique qui privilégie un intervalle à peu près homogène de trois ans. Ceci étant, la durée d'avancée vers une étape peut être aussi un résultat, en termes de vitesse de professionnalisation par exemple. Même si celle-ci est pour une certaine part inscrite dans leur filière (en sortant de bac pro, on va plus vite vers la professionnalisation qu'en sortant de bac ES), on a préféré ne pas utiliser *a priori* la filière comme item d'entrée dans ces catégories. La démarche est vraiment inductive : on a fait des "piles" pour voir ensuite qui était dans les piles.

Chaque fois qu'on fait des catégories, on simplifie, on lisse un petit peu les choses, d'où la tendance à caricaturer, à aplatir certaines distinctions pour ne pas avoir 40 catégories pour 60 individus. J'ai ici 11 catégories. L'idée est d'arriver à un chiffre qui soit tolérable pour un rapport de recherche ou pour un exposé, ce qui veut dire qu'on va réduire un peu les choses. On a également une fâcheuse tendance à trouver de la cohérence, de la logique qui nous conduit à lisser certains écarts. L'important est alors de rester assez vigilant et "souple" pour laisser l'inventivité répondre aux suggestions de la réalité, lorsque celle-ci s'avère assez insistante.

Dans les moments d'hésitation plusieurs modes de recours existent : la série de questions qui nous permet de "tourner autour du pot" est assez grande pour avoir plusieurs éléments de discours, pas toujours cohérents, mais dont on arrive à tirer une ligne assez solide pour nous aider à les situer. On a aussi les diverses dimensions du parcours, mois par mois. On trouve un certain nombre d'indices qui nous permettent de trancher, de dégager les lignes principales du parcours et celles de la façon d'aborder le travail. Et puis il y a le débat en équipe. Mais quoi qu'il en soit, je préfère dire ici tout de suite que ce n'est pas évident à 100 %.

5- Comment se répartissent les jeunes dans ces catégories ?

Nous ne sommes pas dans un travail statistique, il ne s'agit donc que de tendances qui paraissent importantes à regarder mais ne sont pas le principal apport de ce type de travail.

– Le sexe :

À part la catégorie de l'insertion conjugale où il n'y a que des filles, ailleurs les deux sexes sont quasiment également distribués. Le rapport au travail n'est pas très nettement clivé sur le genre. Des filles sont battantes, des garçons sont latents au regard du monde du travail. Le rapport au travail, à ces âges-là du moins, ne paraît pas très clivé selon le genre. On peut se dire : "bonne nouvelle, on est devant une véritable évolution des mœurs au regard de l'approche du travail". Je reste prudente et me demande tout de même si les rôles sexués ne seront pas davantage clivés plus tard, une fois que ces jeunes auront vraiment expérimenté le monde du travail, la vie de couple et la vie familiale, la parentalité, etc. L'expérience d'un monde social d'adulte va peut-être cliver davantage les comportements en termes de genre.

– Les filières d'origine :

Elles ont un lien avec le mode d'entrée dans l'univers professionnel, mais ce lien n'est pas toujours direct.

Quand on regarde les anciens élèves de terminale économique et sociale, ils ont pris nettement le chemin des écoliers, c'est-à-dire qu'ils ont poursuivi des études générales, dans une filière longue. Mais ils sont aussi beaucoup dans la catégorie de la latence : on fait des études mais on fait une fois, deux fois, trois fois la première année parce qu'on ne sait pas encore très bien ce qu'on veut devenir. Ce sont typiquement les jeunes dotés qui attendent et prennent leur temps. Une partie de ceux qui ont commencé, après le bac, un BTS ou un DUT, sont plus nettement dans la voie professionnelle. Sinon, ils sont assez éloignés de l'insertion professionnelle et restent peu concernés par l'emploi trois ans après le bac.

Ceux qui étaient en bac professionnel se retrouvent beaucoup dans la catégorie "l'emploi comme priorité", quelles qu'en soient les modalités (stable ou instable), ce qui n'est pas très étonnant puisque ce sont des études professionnelles qui visent un choix d'intégration rapide dans l'emploi. Ils sont dans une voie professionnelle s'ils ont suivi leurs études en BTS, ou déjà dans l'emploi, et une plus petite fraction s'est "égarée" dans la voie de la latence ou de son issue opportuniste s'ils ont bifurqué.

Les anciens stagiaires sont surtout situés dans les divers itinéraires d'emploi prioritaires exprimant en général le désir d'une stabilité qui leur manque. Une grosse fraction des filles a préféré l'insertion conjugale. Elles sont toutes issues de stages sauf une, Suzon, qui s'est convertie à l'islam, ce qui explique sa décision de ne pas travailler.

– L'origine sociale :

Elle établit des contrastes nets dans certaines catégories.

Les étudiants ou les jeunes qui valorisent l'engagement dans une passion ("la jonction", "la voie de la passion"), sont surtout issus des classes supérieures. Cette origine contribue sans doute à leur donner des atouts, une confiance pour fixer les niveaux d'exigence mais aussi pour persister dans la conjugaison de la passion et du travail. Ce sont ceux qui vont aller jusqu'au bout pour essayer de tirer le travail vers ce dont ils ont envie. Pour autant, ces mêmes familles dotées socialement sont très présentes dans la catégorie de la "latence". Ce ne sont pas simplement des étudiants "attardés". Dans ces familles dotées culturellement et financièrement peuvent se trouver inhibés l'exercice de la volonté d'acteur et l'effort à faire pour se poser la question du travail. D'autres facteurs de maturation n'ont pas encore agi. À l'inverse, les familles les moins dotées pèsent lourd dans la difficulté à envisager positivement les choix, les actes, à saisir même les opportunités, en particulier pour des jeunes qui ont du mal à accéder à un emploi stable ou à sortir de la galère. On retrouve vraiment là ce que Chantal Nicole-Drancourt appelait la confiance : même quand une opportunité arrive, on ne l'attrape pas.

- 6- Les mouvements dans le temps, quelques exemples

On introduit le temps. Avec la troisième vague d'enquête on a donc pu comparer ces intervalles, ces façons d'avancer et on s'est posé la question suivante : est-ce qu'un processus va dépendre plutôt d'un acteur social ? Va-t-il rester stable dans le temps ? La façon d'avancer vers le travail va-t-elle rester la même quelles que soient les étapes de la vie, quelles que soient les expériences traversées ? ou est-ce que cette façon d'avancer va dépendre d'une période : à tel moment de la vie, dans telle situation on va avoir telle façon d'avancer, mais si les conditions changent, elle va changer ? Un individu a-t-il une façon d'avancer dans son parcours, ou bien sa façon d'avancer va-t-elle évoluer en fonction du moment, des événements, des situations, etc. ?

Sans avoir forcément l'ambition de répondre aujourd'hui à une telle question, je vais simplement enclencher le travail de comparaison des processus.

Je vais reprendre ces catégories pour y situer à nouveau ces jeunes trois ans après et regarder ce qui s'est passé pour eux dans ce nouvel intervalle de trois ans qui sépare maintenant les vagues 2 et 3.

Au niveau méthodologique, nous avons "fait les innocents", c'est-à-dire que nous avons refait le même travail pour la seconde période sans regarder dans quelle catégorie

s'étaient situés les jeunes dans la première période. Pour éviter la tentation de la logique, du lissage, l'idée était de se remettre en conditions inductives, et de faire la comparaison après avoir placé les jeunes dans ces catégories trois ans plus tard. Pour la clarté de l'exposé cependant, tout est remis dans l'ordre chronologique.

En vague 3, comme en vague 2, les jeunes ont été replacés dans les catégories. Pour décrire un mouvement, un changement, il est nécessaire de comparer des catégories semblables. On a donc repris les mêmes catégories pour voir les mouvements des individus entre elles. Le fait que ces jeunes aient encore avancé de trois ans dans ces parcours nous a conduits pourtant à modifier des catégories, y compris dans leur contenu. Certaines catégories n'étaient plus pertinentes et se sont retrouvées vides. D'autres catégories ont eu besoin de distinctions supplémentaires. D'autres encore ont évolué parce qu'on ne pouvait plus les appeler de la même façon.

(Voir en annexe 3 "Catégories V2-V3")

Première constatation : des nouveaux noms apparaissent dans "le métier dans les études" alors qu'on aurait pu se dire que l'évolution les conduirait tous vers le métier... et l'emploi. En fait, certains jeunes rentrent dans cette catégorie. Par ailleurs, on voit davantage de jeunes dans "l'intégration professionnelle accomplie" ce qui est une bonne nouvelle. Il y a moins d'étudiants, ce qui est normal, moins de latence aussi. Les voies parallèles se sont vidées, c'est donc quelque chose qui tient moins dans le temps.

"Le métier dans les études"

(Cf graphique en annexe 4) : ceux qui étaient en vague 2 n'y sont plus, ils sont tous partis dans d'autres catégories. Je vais traiter certains exemples rapidement en essayant de rentrer un petit peu quand même dans les discours. Ceux qui ont quitté "le métier dans les études" pour aller dans "l'intégration professionnelle accomplie" ont changé de catégorie mais en suivant une voie logique : ils prévoyaient un métier, ils y sont entrés et s'y trouvent bien. Ils sont en CDI dans la branche qui correspond à leurs études et leur projet est d'y rester. S'ils imaginent rechercher un emploi, ils prévoient de s'adresser à des instances qu'ils connaissent, ils sont socialisés au milieu, ils connaissent les règles, les enjeux, l'entreprise, ils ont un jugement positif sur leur emploi, sur leur place dans cet univers. Même si la trajectoire a évolué, ce changement de catégorie a une certaine évidence.

"Enfin un bon emploi" s'appelait en vague 2 "enfin un emploi" : c'est un cas d'évolution d'une catégorie. En vague 2, il s'agissait souvent du premier emploi qu'ils connaissaient

après avoir cherché et parfois galéré entre les deux premières vagues d'enquête. Aujourd'hui, trois ans après, ce n'est plus le premier emploi, c'est "enfin un bon emploi", c'est-à-dire qu'après une série d'emplois instables, ils ont trouvé un emploi qui tranche par la satisfaction qu'il procure, soit parce qu'il est stable, soit parce que le contenu de la tâche, les conditions de travail, etc., leur conviennent : c'est le bon emploi. Ils n'ont pas bifurqué, ils n'ont pas changé de voie professionnelle, mais ils ont trouvé le bon emploi. Ils sont davantage centrés sur l'emploi que sur le projet de réalisation du métier, c'est ce qui les distingue de "l'intégration professionnelle accomplie". C'est le cas de Luc et Katia.

Je vais détailler la trajectoire de Léa : elle était dans "le métier dans les études" et on voit se construire pour elle en vague 3 la liaison problématique entre le métier et l'emploi. Léa avait passé un diplôme de marketing, elle avait fait de nombreux stages en entreprise dont certains à l'étranger qui lui ouvraient de brillantes possibilités, des perspectives qui lui plaisaient beaucoup. En vague 2, elle était en train de terminer ses diplômes. Elle était dans l'idée d'un métier et d'un emploi correspondant à ce métier. En vague 3, on se rend compte qu'elle a préféré prendre rapidement un premier emploi d'agent administratif pour avoir un salaire. Elle a abandonné assez rapidement cet emploi *"parce que c'était bête ce que je faisais, c'était de la gestion de stocks mais n'importe quel idiot de passage aurait pu le faire à condition de réfléchir un petit peu. Je pensais que je valais mieux que ça quand même. Et puis je savais pertinemment que je ne ferai pas ça toute ma vie. C'était : ok, je vais faire plaisir à mes parents, je vais taffer, mais c'est nul. Même au niveau intellectuel, il faut voir avec qui je travaillais !"*. Voilà l'opinion de Léa sur son premier emploi. Elle le quitte donc et elle trouve rapidement un nouvel emploi de technicienne de banque : *"j'avais besoin de sous, il fallait que je travaille, et puis ça me poussait vraiment aux fesses donc en fait c'est Adecco qui m'a trouvé ça au départ"*. Technicienne de banque c'est un petit peu mieux, même si ce n'est pas encore le marketing pour lequel elle avait fait des stages, en Angleterre notamment. Et pourtant elle a encore le sentiment relayé par son entourage qu'elle peut faire mieux : *"j'ai hésité. C'est encore sous-classé. Disons que moi ça ne me dérange pas trop, mais ça me fout les boules quand les autres me disent, même Ben il me fait : "attends Léa, tu peux faire autre chose". Mais à ce moment-là il me fallait un travail, et puis il y a peut-être moyen de faire quelque chose quand même. Et puis même si je ne réussis pas mes objectifs, j'aurai eu de l'expérience. De toute façon il fallait que j'aie un job parce que je n'avais pas le courage de chercher. Je n'avais pas envie de flipper : "je n'ai pas de job", pointer au chômage, ça m'aurait rendue malade"*. Pour elle, la mobilité est érigée en valeur à ce moment-là, même si des projets précis ne sont

pas encore nés : "*Changer carrément de job, je crois que c'est la meilleure façon de travailler et de voir autre chose, de s'épanouir dans son travail. À moins d'avoir une vocation, mais ça moi je ne l'ai pas ou je ne la connais pas encore*". La seule chose qu'elle sait, c'est que ce n'est pas ce qu'elle imaginait : "*enfin ça ne correspond pas à l'image que j'avais de moi en allant au travail. Je ne savais pas du tout ce que j'allais faire dans mon futur travail, mais moi je ne m'imaginai pas comme ça*". On lui pose la question : "*tu t'imaginai comment ?*". Elle répond : "*je ne sais pas, je voulais faire du marketing, working girl avec le petit tailleur, la petite pochette*". Puis elle rit...

Ce passage me fait penser à ce que Hughes appelle les caractéristiques secondaires du statut au travail. Trois ans auparavant, Léa se voyait bien dans le travail avec les tâches qui y étaient liées. Maintenant elle voit surtout les éléments du standing, le tailleur, etc. La pression des parents et de l'environnement social apparaît très nettement : ils insistent sur ses qualités, mais aussi sur la rareté de l'emploi. Le modèle des classes populaires se retrouve ici : Léa est fille de maçon et de mère au foyer. C'est un cas de figure où se transmet une inquiétude par rapport à l'emploi. De ce point de vue, on voit agir un contexte économique, un contexte idéologique et un effet de période : une génération a été élevée dans l'idée de trouver le plus rapidement possible un emploi, une place parce que c'est rare et qu'on ne peut se permettre le luxe d'hésiter ou d'attendre. Même avec une idée précise de la *working girl* avec le petit tailleur, on ne résiste pas à la recherche d'un emploi à tout prix pour avoir la sécurité. Ce cas de figure avait déjà été repéré en vague 2. La frustration est encore plus dure en vague 3 parce que les jeunes dans ce cas sont plus qualifiés. Plus les études se sont allongées, plus le sentiment d'erreur et de frustration risque d'être fort.

Voilà comment on a identifié cette catégorie "l'intégration dans l'emploi, le regret de la profession". Il se trouve que je viens d'interviewer Léa pour la vague 4. Je la retrouve dans le même emploi qu'en vague 3, avec toujours l'idée qu'elle vaut mieux que ça, que ça n'est pas très intéressant. Je lui pose la question de ses projets, je cherche à savoir si elle ne veut pas changer, etc. Léa a une stabilité affective, elle a construit un couple : elle est avec le même garçon depuis trois ans. Ils forment un couple hypogame, son conjoint est électricien industriel. Ils viennent d'acheter un terrain et ont commencé la construction d'une maison. Le fait que le métier ne soit pas au niveau de ce qu'elle avait pu un temps espérer devient moins grave que ce qu'on aurait pu penser trois ans auparavant. Ce qui compte aujourd'hui c'est l'argent, la maison, le couple, donc on peut bien s'ennuyer huit heures par jour en sachant que c'est pour d'autres objectifs. Au

niveau de son image, ne pas avoir le petit tailleur est moins grave depuis qu'elle est en couple et qu'elle va avoir sa maison.

Le côté déception ("les déçus de l'emploi"), peut être très grave et peut amener beaucoup de souffrance, mais dans certains cas des investissements alternatifs peuvent donc atténuer cette frustration.

"L'issue opportuniste : changer de métier".

Parlons de l'exemple de Fabienne. Elle est allée, elle, jusqu'au bout de la déception, et s'est réorientée radicalement. Après son bac professionnel en artisanat et habillement, elle avait fait un BTS d'action commerciale en alternance avec un emploi dans un supermarché où elle était adjointe du chef de rayon textile. C'était le métier et les études en alternance de façon couplée. Elle est vite déçue : *"À G. (nom de l'entreprise) oui déballer les cartons, mettre les antivols, et mettre sur cintre, ils savaient nous le faire faire. La caisse, ils savaient nous le faire faire. Mais ce qu'y a de plus intéressant dans ce travail-là, c'est la mise en rayon et la conception des rayons. C'est génial à faire parce qu'il y a tout un travail, toute une recherche et tout. Ça par contre, ils se le réservaient pour eux. Le travail de merde c'était pour nous. Et puis on n'avait pas le droit de faire de vente. Moi je me rappelle un jour un petit grand-père est venu me voir, j'étais dans mes rayons en train de ranger. Et lui tout penaud, il me demande de l'aider un choisir un costume-cravate, mais classe, nickel, c'était le mariage de sa petite-fille. Je suis restée trois quarts d'heure avec lui pour lui vendre. Il était magnifique le petit grand-père. Et donc j'ai eu droit à une engueulade totale après, parce qu'ils m'avaient fait comprendre que ça n'était pas mon boulot de faire ça. Mon boulot c'était de ranger le magasin et de mettre en rayon."*

Pour Fabienne, ce n'est pas le rapport entre une image et la réalité, mais c'est le rapport entre deux métiers finalement : le métier qu'on lui fait faire (mettre les cintres) et le métier d'aider à la vente et de trouver le costume qu'il faut pour le mariage de la petite-fille. Deux qualités du travail concomitantes se dégagent et elle est repoussée dans l'une alors qu'elle aspire à l'autre. Entre la vague 2 et la vague 3, la trajectoire de Fabienne connaît une bifurcation importante et elle travaille aujourd'hui comme adjointe de sécurité dans une petite ville. Tout est parti d'une discussion avec un brigadier ami de son beau-père. Elle raconte : *"ça a été très rapide parce que ça s'est fait très rapidement. Un truc tout bête à l'apéro un dimanche midi. Le lendemain matin je prenais un dossier, deux jours après le dossier était donné. Une semaine après, je passais les tests. Donc en même temps que j'ai fait le dossier pour l'emploi-jeune, j'ai*

fait un dossier pour passer le concours de gardien de la paix. Et c'est vrai qu'en fait j'y suis j'y reste. Tout le monde m'a dit : vas-y fonce !". Elle obtient donc un emploi-jeune dans la police nationale et s'en trouve ravie. Elle dit : "j'apprends plein de choses et je vais en apprendre encore plein, même sur les lois, les droits, plein de choses. Là vraiment je me suis trouvée le boulot qui me plaît le plus. Vraiment je peux dire que je m'éclate complètement. Là pour l'instant je suis à la police de proximité. Mais par contre on a plein de services différents. Je peux être très bien amenée à être à l'accueil, au poste radio, j'ai fait plein de choses déjà. J'ai aidé des collègues, ce qu'on appelle la BADR, la brigade accident, sur leurs dossiers et tout. C'était juste de l'aide, je ne travaillais pas vraiment avec eux, j'ai fait plein de choses".

On retrouve la thématique de la variété et celle de l'aide, qui décrivaient aussi le versant positif de son ancien emploi. Certes, ces deux emplois n'ont rien en commun dans leur définition, mais pour elle, on peut voir une certaine continuité dans ce qui lui plaît et la définit au travail.

On dégage donc ici plusieurs étapes : un jeune s'engage dans des études professionnalisantes ("le métier dans le travail") mais prend un premier emploi trop rapidement sans valoriser la compétence acquise. Soit il continue à s'en contenter parce qu'il a de bonnes raisons de rester comme ça (le cas de Léa), soit il saisit une proposition fortuite, qui arrive par hasard et qui est saisie du fait de l'état de frustration qui s'était installée (le cas de Fabienne). Autrement dit, le terrain a été "préparé" pour une bifurcation puisque l'insatisfaction est venue s'installer derrière la satisfaction d'avoir trouvé un emploi.

"Le métier dans les études" : Ceux qui étaient dans cette catégorie en vague 2 en sont partis. Mais quelques nouveaux y sont entrés (4) (Cf la liste en annexe 3). Tous sont issus du baccalauréat économique et social. Ils faisaient des études avec l'idée d'un niveau ou d'un diplôme, puis ils ont ensuite poursuivi des études davantage couplées avec un emploi relié à ce cursus. Ils apprécient justement ce nouveau lien entre les études et l'emploi ; le contenu professionnel confirme leur engagement. Je donne l'exemple de Samuel qui est en formation d'éducateur à l'IFTS. Il avait commencé par la géographie puis s'est réorienté vers cette formation d'éducateur et a trouvé des petits boulots associés à l'éducation. Il témoigne d'une évolution dans son rapport au travail depuis trois ans : *"je suis plus inscrit dans une réalité donc je suis reconnu beaucoup plus dans mon travail. Je travaille au quotidien sur un groupe avec les mêmes jeunes donc même au niveau des jeunes, ça a énormément changé. Là je m'éclate beaucoup plus. Je peux vraiment mener les activités que j'ai envie de mener (...)* Pour moi je

pense que c'était essentiel, sinon je n'aurais pas tenu trois ans comme petit étudiant." Samuel opère une disjonction entre les études universitaires et les études professionnelles.

"L'intégration professionnelle accomplie" :

(cf graphique en annexe 5)

Une grande partie des gens (ceux qui sont sous le titre sur le schéma) n'ont pas changé de catégorie (ils y étaient trois ans auparavant) ; cela peut paraître très logique... Ils sont toujours contents de leur travail. Mélanie est conseillère financière à la Poste. Corinne est chef de caisse dans un supermarché. Solange est responsable de rayon dans une grande surface de bricolage. Sidonie est responsable du transport aérien dans une agence de voyages. Ils ont mené leur bonhomme de chemin et grimpent les échelons. Ils parlent d'évolution de carrière. La notion de promotion, de progression dans la carrière apparaît. Dans certains discours commence à poindre une certaine lassitude envers le travail. On se demande si l'investissement intense et précoce ne donne pas rapidement un effet de lassitude. Certains souhaitent lever le pied, mais on ne voit pas encore de projet de bifurcation. Deux personnes en sont sorties. Célia (tracé en pointillé) est une personne sortie de l'enquête (les pointillés signifient "pas de vague 3").

Mais alors qu'ils étaient dans "l'intégration professionnelle accomplie", deux en sont sortis, ce qui est plus surprenant.

Je vais parler du cas de Jean : c'est un cas qu'on a beaucoup exploré en tant que bifurcation biographique. Après son bac, Jean cherche une entrée rapide et sûre dans la vie active. On va surtout parler du rapport au travail pour voir comment il peut changer. Lors du premier entretien, en vague 1, Jean est encore en terminale et il envisage une entrée sûre, rapide dans le travail. Il a très peur de se retrouver sans rien. Il ne veut surtout pas "*bouloter pour quatre sous*", comme il dit. Il voit déjà qu'il est capable de tenir des horaires. Il très important pour lui de se retrouver intégré dans le monde du travail. Trois ans plus tard, en vague 2, il vient de terminer un BTS en force de vente en alternance avec un emploi de technico-commercial. Il projette de travailler dur, il trouve rapidement un emploi d'attaché commercial pour une marque d'apéritifs. À ce moment-là son discours est le suivant : "*j'ai le vent en poupe. En fait je suis arrivé là, je venais d'être diplômé, j'étais persuadé de pouvoir devenir un grand vendeur, de pouvoir vendre la Tour Eiffel et de la revendre une deuxième fois d'ailleurs*". Il a une image très positive de son parcours et de ses potentialités : "*je suis le super vendeur*". Puis il nous

raconte : *"je me suis aperçu que ça n'était pas si simple"*. Et il décrit une période critique (entre la vague 2 et la vague 3), quelques mois durant lesquels le malaise s'installe, se dessine et s'amplifie. Les conditions de travail sont très dures, il se voit changer, changer de mode de vie, travailler la nuit. En fait, il vend et fait boire des apéritifs dans les boîtes de nuit. Il prend 12 kg, il ne voit plus ses copains, ses parents doutent de lui, tout va mal. Il quitte cet emploi, il part à Rodez où il prend un emploi d'attaché commercial pour une radio. En fait, il part à Rodez pour suivre sa copine : si on ne prend pas en compte la trajectoire amoureuse, on ne comprend pas une trajectoire professionnelle. Sa copine avait une possibilité de travail à Rodez et c'était l'issue de la crise pour Jean : *"je me casse de là et voilà"*. À Rodez il travaille quelques mois pour une radio. Il quitte ce travail à la suite de problèmes relationnels avec ses collègues. Et quand on le voit en vague 3, il ne travaille plus depuis trois mois. Mais finalement il n'est pas perturbé par cette situation. Il cherche même à ne pas se fixer. On l'a mis dans "l'installation dans l'emploi instable" parce qu'au moment de la vague 3, son discours par rapport au travail est le suivant : *"dès que les mauvais jours vont revenir (ce qu'il appelle les mauvais jours, c'est la saison d'hiver), je vais m'y remettre. Mais je vais reprendre un boulot en septembre qui va me faire chier, ça va être un boulot à la con, qui va être lucratif. Et je sais que je le mènerai jusqu'en juin, et en juin je vais le plaquer pour me barrer et reprendre l'été prochain et, pour en septembre, me lancer pour de vrai"*. "Se lancer pour de vrai" c'est monter sa propre entreprise de communication d'entreprise et travailler à son rythme. En fait, il veut vendre du concept, de la communication et travailler à son rythme, mais il n'y est pas encore. Et là il dit : *"aujourd'hui dans l'optique où je me place, je vais avoir des emplois successifs. Le seul métier que je connais vraiment bien, c'est celui de vendeur. Du boulot comme ça y'en a plein les pages de Ouest-France. Par contre, c'est des boulots qui m'emmerdent profondément (il a oublié qu'il voulait vendre et revendre la Tour Eiffel). Mais si demain j'ai besoin de bosser pour manger, je suis convaincu que j'aurai du boulot, quitte à aller revendre des alarmes en porte-à-porte, j'aurai de quoi manger. Par contre ce sera l'enfer, j'en suis convaincu"*. On note une sorte de dissociation entre deux visions contrastées du travail : c'est à la fois l'enfer pour le travail possible, facile à trouver, de vendeur, et à la fois l'évocation d'un travail pour de vrai qui serait le sien propre mais dans un futur repoussé à la saison suivante. Un futur hypothétique repoussé toujours plus tard. Cette dualité est récente, Jean a changé dans son rapport au travail et il le dit lui-même d'ailleurs : *"y'a trois ans j'étais un peu carriériste, j'envisageais vraiment la belle carrière et maintenant vachement moins. J'aspire à être tranquille, enfin pas rien foutre, j'aspire à être bien, à m'éclater dans ma vie peu importe le poste. Financièrement, socialement, ce n'est pas le plus important maintenant, c'est vrai que je*

n'ai plus la même vision". Son rapport au travail a évolué avec un mouvement de déception – après une crise grave – et de ralentissement. On peut reprendre l'idée de carrière de Becker, dans le sens des engagements successifs. Dans une enquête longitudinale, il est possible de dissocier les différents moments des engagements. L'engagement fort dans le travail de vendeur (puisque'il ne s'agit de rien de moins que la Tour Eiffel, ce qui est un symbole) est nettement révisé à la baisse.

Un autre cas de bifurcation avec une issue opportuniste est celui de Paul. Son BTS d'action commerciale était en alternance avec un emploi de la banque. Il était dans la banque, comme son père, et il paraissait bien installé, content de sa belle cravate, etc. Trois ans plus tard, en 2001, il est au chômage. En fait, il a essayé de monter une entreprise de tourisme sur internet avec des copains. Il a lâché son emploi pour ce projet. La bulle informatique a débauché bien des jeunes tentés par le fantasme "internet, la bande de copains, être à son compte". Pour ce projet il a quitté un emploi apparemment bien installé, en concordance avec le projet de succéder à son père.

"L'intégration professionnelle accomplie" rassemble aujourd'hui 9 jeunes au lieu de 6 en vague 2 : c'est une évolution positive pour ces jeunes qui sont entrés dans cette voie-là après d'autres itinéraires.

"l'intégration dans l'emploi, le regret de la profession" :

Qu'en est-il aujourd'hui, trois ans plus tard ? Parmi les "déçus", 2 jeunes sont restés dans la même situation, il s'agit de Serge et Viviane qui sont toujours dans cette tension entre *"j'aimerais bien un beau métier mais je suis dans un emploi dans lequel je ne suis pas bien"*. Viviane parle de travailler dans le social, mais sans construire de projet. On est à la limite des "voies parallèles". Elle reste dans son emploi sans être très contente.

Deux autres jeunes sont partis vers "enfin un bon emploi": c'est une sortie plutôt positive. Il n'y a pas eu de bifurcation mais ils ont retrouvé leur niveau de qualification après un premier moment de déqualification. Joseph avait fait un bac pro de comptabilité, mais il s'était "retrouvé" agent de quai dans une entreprise de transport. Il n'était pas très content et disait : *"il faut que je fasse des stages"*, mais restait dans son emploi parce qu'il n'avait rien d'autre. Ensuite il fait une mission d'intérim dans une entreprise de matériel automobile comme magasinier puis comme gestionnaire de stocks. Petit à petit il fait des stages. Ce n'est pas une "issue opportuniste" dans la mesure où il construit son parcours avec bien des efforts. Son contrat devient un CDI et

il retrouve un niveau de qualification qui lui plaît. Et il développe une fierté liée au poste. On retrouve les dimensions dont parle Serge Paugam : le poste, l'entreprise, l'image de soi dans le travail. On discerne ces éléments dans le discours de Joseph : *"ça tombait bien en fait parce qu'on m'avait dit beaucoup de bien de cette boîte-là parce qu'y a beaucoup d'avantages sociaux et c'était une grande boîte, c'est quand même 850 personnes et on m'a dit que c'était une bonne boîte. Avant j'étais agent de quai, j'étais toujours sur le fenwick à ranger des palettes et à charger les camions alors que là j'ai mon bureau, j'ai mon ordinateur, je ne bouge pas"*. Là c'est le bon emploi.

"L'installation dans l'emploi instable" :

Certains de ceux qui disent *"l'emploi instable me va"* y restent avec le même discours, la même position. C'est le cas de François qui dit : *"le problème c'est l'argent mais le travail en tant que tel ne m'intéresse pas. Non je n'aime pas le travail, je veux faire quelque chose dans le spectacle. Me retrouver derrière un bureau toute ma vie, je ne pourrai pas"*. Souvent dans ce cas-là, c'est un rapport au travail qui est vécu comme assez distancié, il n'y a pas vraiment d'inquiétude : *"on trouvera, c'est pas grave, ça va, etc."*. Cathy, elle, a changé : elle est dans l'emploi instable mais ça ne lui convient plus. Elle a changé d'avis parce qu'elle est maintenant au chômage, qu'elle a acheté une maison, qu'elle a des dettes et un enfant.

"L'issue opportuniste : passer un concours" : j'ai détaillé la catégorie "issue opportuniste" par rapport à la vague précédente. En vague 2, l'issue opportuniste était surtout clairement la sortie de la latence : *"je ne sais pas ce que je vais faire et un jour quelqu'un me dit ce que je vais faire et j'y vais"*. Aujourd'hui c'est plus compliqué. Les sorties de latence sont encore présentes. Mais on a aussi l'insatisfaction dans l'emploi en vague 2, qui fait qu'on va en changer en vague 3 suite à une proposition. Enfin, c'est une manière de sortir de "l'insatisfaction dans l'emploi instable". Le cas de Jérémie est de l'ordre de ce type de bifurcation. En vague 2, Jérémie disait : *"moi ce que je voudrais c'est faire intérimaire toute ma vie"*. En même temps pragmatique il disait : *"comme je suis parti, je n'aurai jamais d'emploi stable, je serai intérimaire toute ma vie"*. Il veut être intérimaire, mais il fait aussi de nécessité vertu, c'est-à-dire qu'il se dit qu'il ne pourra peut-être pas faire grand-chose d'autre. Après son bac professionnel, il avait occupé six emplois en CDD ou en intérim où il était cariste. En vague 3, il est fonctionnaire puisqu'il a passé un concours d'agent de mouvement à la SNCF. On n'est plus du tout dans l'instabilité... Pourtant il reste un paradoxe. Jérémie est encore ambivalent parce qu'il n'a que partiellement choisi cette bifurcation : *"la SNCF c'était*

un gros choix, j'ai eu du mal. C'est Vanessa qui m'a poussé (sa copine). Je ne voulais pas. J'ai été à l'ANPE, il y avait une annonce "SNCF recrute urgent agents de mouvement". C'était au début que je suis arrivé à Rennes. Je fais "bon pourquoi pas !" J'ai écrit et je suis resté deux, trois mois, même quatre, cinq mois sans réponse donc je bossais en intérim. Et puis un jour ils m'ont téléphoné et puis ils m'ont pressé le cul. Ils avaient besoin de moi dans les trois semaines à venir donc là j'ai commencé à faire mes réunions, mes rendez-vous, mes entretiens, machin, les tests et puis je suis arrivé presque au but. Là je commençais à hésiter un petit peu. Je ne savais pas trop si je voulais vraiment m'engager là-dedans. Ça m'a fait un petit peu peur. Et puis bon Vanessa elle m'a poussé, elle m'a dit : "vas-y de toute façon tu n'as rien à perdre", donc maintenant j'y suis. Au début je me suis dit : "putain, c'est quoi ? Je vais me faire chier. Et puis bon on s'en fout. Mais ça paie pas tant que ça. Je gagne mieux ma vie en intérim. Mais le 'plus' c'est qu'il y a des opportunités à l'intérieur : progression, formation, etc.". On le voit vraiment osciller. Il a gardé la nostalgie de ce qui semblait pour lui constituer un vrai projet "qui paie mieux" : l'intérim. Sa contradiction n'est pas vraiment résolue. Il semble bien engagé dans un emploi stable, mais ce n'est peut-être pas vraiment son désir à lui.

7 jeunes sont actuellement dans cette catégorie de l'installation dans l'emploi instable. Souvent ce sont des jeunes qui ont un rapport à l'emploi assez souple. Ils n'ont pas pour autant un rapport au travail très faible. Le travail ne constitue pas une raison d'inquiétude. Ils sont pourtant souvent peu diplômés et exercent des emplois souvent peu qualifiés, mais ils ont certaines ressources, par exemple un travail rare. Jean disait, on l'a vu : *"on peut en trouver partout dans Ouest-France du travail comme ça"*. Certains entretiennent un rapport de client avec une agence d'intérim. C'est le cas de Suzy qui est dans la même entreprise qui l'emploie en intérim depuis la vague 1, c'est-à-dire depuis qu'elle a passé son bac pro, ce qui fait neuf ans. Des rapports de clientèle de ce genre peuvent faire que le rapport au travail, dans ces conditions, se développe sans beaucoup d'inquiétude.

"L'aspiration à l'emploi stable" :

C'est une catégorie assez majoritaire avec beaucoup de gens qui y restent. On a ici des discours très différents de ce qui précède. Par exemple, Patrice est dans cette catégorie depuis trois ans, il n'a toujours pas trouvé d'emploi stable et il a développé un fort rapport au travail ainsi qu'une forte inquiétude. En vague 2, il disait : *"Si je ne travaille pas, je deviens fou, je vis pour le travail c'est tout. Quand je travaille, là j'ai l'impression que j'existe quoi et quand je ne travaille pas, bon ben là je ne suis plus*

personne". Malgré cela il est toujours en intérim. Il a accepté un moment un travail trop dur pour lui en raison d'un bras handicapé. Mais pour avoir la stabilité, il l'a quand même pris et il dit alors : *"il était pénible mais de savoir que c'était fixe, ça passait comme une lettre à la poste. Pour moi un métier d'intérimaire, on ne peut pas penser à l'avenir, parce que ça peut s'arrêter du jour au lendemain, tandis que là c'était assez long. Donc ça a changé un peu mon style. Je voyais un peu plus le futur"*. On voit chez lui une aspiration à la stabilité. Dès que Patrice a un emploi de quelques mois, son rapport au temps change.

Beaucoup de personnes de cette catégorie sont dans la galère, certains y restent, d'autres en sortent par un concours. Parfois apparaissent des séries d'opportunités.

Dans certains cas, on trouve vite un emploi mais on le regrette déjà parce qu'il ne convient pas vraiment. Pour Thibault, il y aurait presque une période intermédiaire. On revient ici à cette question de l'intervalle des trois ans qui est arbitraire. On aurait pu mettre une étape intermédiaire pour Thibault : "l'aspiration à l'emploi stable", "enfin un emploi stable" et "l'intégration à l'emploi et le regret de la profession" parce que cet emploi stable est décevant. En vague 2, Thibault disait : *"je suis content d'avoir un travail. C'est sûr que s'il fallait que je dise que je suis content de ma réussite professionnelle, je ne pourrais pas dire 'oui'. Il faut être réaliste"*. Il avait pris un emploi de pompiste alors qu'il avait un bac pro de bureautique. Ce qu'il en dit aujourd'hui est beaucoup plus amer : *"c'est tous les jours que je me remets en cause. Ça fait quatre ans que je me remets en cause, j'en ai marre du boulot, j'en souffre, j'en ai marre de mon travail"*. On voit un effet de lassitude...

Je vais passer sur certaines catégories et évolutions, n'ayant pas le temps de les détailler toutes.

"Les voies parallèles" :

On notait là un découplage entre deux perspectives alternatives, l'une relevant du désir et l'autre du pragmatisme, parfois aucune n'étant véritablement investie.

C'était alors "ni vraiment l'une, ni vraiment l'autre", un double attermoiement, les jeunes concernés se renvoyant ces projets dos à dos, chacun permettant d'éviter de s'engager vraiment dans l'autre. Olivier rêvait ainsi de monter son entreprise de jeux vidéo tout en travaillant à la chaîne de temps en temps dans la métallurgie, Caroline rêvait d'être compositeur en PAO en alternant les petits boulots dans le commerce.

Il arrive pourtant que ces deux lignes se rejoignent. Sylvain a passé un bac pro en vente et représentation puis a trouvé un emploi de technico-commercial dans une entreprise de matériel audiovisuel. En même temps il avait une activité indépendante de disco-mobile. Il s'agit des camions qui animent les bals pour les fêtes de villages. Il a fait la jonction : son projet était de monter sa propre entreprise d'organisation de fêtes familiales. Ses deux compétences, la vente de matériel et l'organisation de fêtes, s'y rejoignaient. Aujourd'hui il a abandonné l'activité de disco-mobile. Même dans son travail actuel de vente d'audiovisuel, le versant audiovisuel a perdu de son importance et il dit : *"maintenant je me suis calmé un peu plus, parce qu'on m'a dit qu'on n'était pas dans une entreprise audiovisuelle mais une entreprise de produits électriques donc il faut que je rentre du produit basique, de l'interrupteur à deux francs au lieu de vendre des produits de haute technologie"*. On voit s'effacer le côté loisir, passion devant le concret et la nécessité.

Il en va de même dans les cas de Samuel et de Fleur qui étaient dans la voie de l'animation et de l'éducation. Leurs discours ont évolué. Ils se sont lancés dans l'animation à partir d'activités de loisir ou de compétences en théâtre. Puis ils ont passé le concours d'éducateur (éducateur spécialisé) pour "aider les autres". Ils évoluent ainsi vers un métier à partir de compétences et d'une passion. En vague 3 pourtant, la passion paraît nettement moins forte et le travail lui-même a changé de valeur. Fleur dit : *"il y a eu un moment où c'était ma passion, ma vie, où je m'imaginais que ça serait en fait... que ma profession serait tout. Et maintenant je suis nuancée, c'est-à-dire que je ne me sacrifierai pas pour mon travail parce que je veux vivre des choses aussi pour moi et pas que pour les autres en fait. Mais c'est peut-être le fait d'avoir rencontré Stéphane aussi. Je pense qu'il y a de ça, où je ne me sacrifierai pas non plus ma vie personnelle pour mon travail. Après quand je vais à mon travail, je suis contente. Dès fois je suis inquiète, j'y vais, j'y mets mes tripes. Mais après je ne ferai pas 60h par semaine"*. L'intensité de la passion pour son travail s'émousse. Et Samuel qui est dans la même trajectoire, parle de métier qui est usant psychiquement et il dit : *"j'ai cassé un peu toute l'utopie que j'avais sur les possibilités qu'on avait à agir sur l'autre et avec l'autre. Je me rends compte que c'est très difficile pour des jeunes qui sont cassés par la vie, donc il faut savoir se contenter de peu des fois"*.

Pour résumer certaines surprises de ces mouvements d'évolution, on note l'importance des bifurcations, des changements de catégories et l'évolution du rapport au travail : dans beaucoup de cas l'engagement diminue une fois qu'on a l'expérience de la socialisation au travail. J'ai l'impression qu'il y a vraiment un effet du temps qui s'est

accumulé, qui s'est empilé. Et les années qui les unes à la suite des autres ont construit une expérience qui va conduire vers une sorte de désenchantement.

Conclusion

– Quand y a-t-il changement ? Quand y a-t-il permanence ?

Parfois on change de catégorie tout en restant dans une suite assez logique (les études, la professionnalisation, etc.). Donc il y a changement mais finalement c'est une continuité. D'autres fois il y a une stabilité : on reste dans une même catégorie mais des choses changent quand même dans la façon de faire son travail. Les désillusions, les désenchantements font parfois changer de catégorie, parfois non.

– Soulignons la grande importance des bifurcations, des remises en cause, des réorientations dans les parcours et dans les projets professionnels. Certaines trajectoires qui paraissaient stabilisées, bien engagées sont remises en cause. C'est pourquoi nous plaçons pour une approche plus diachronique des parcours d'insertion professionnelle. Autrement dit, il faudrait ne pas regarder uniquement le point d'arrivée en imaginant que tout est linéaire jusque-là, essayer de dissocier des segments puisque l'approche, les projets, etc., peuvent changer d'un moment à l'autre. Il ne s'agit pas de toujours faire du longitudinal (ce qui s'avère très lourd) mais en tout cas de privilégier une approche diachronique qui essaie d'intégrer cette dimension temporelle.

– Est-ce que les façons d'avancer changent dans le temps ou sont-elles stables pour un même individu ? J'aurais là une réponse de Normand : un peu des deux, c'est-à-dire que c'est lié certes à des personnes, et en même temps on voit à l'intérieur des parcours des changements, parfois imprévus, qui ne sont pas dans une logique de continuité. Il y a du mouvement dans le temps. Dans certains cas la période est dominante.

– Pourquoi tout ça ? À quoi ça sert ? Qu'est-ce qu'on en tire ?

J'ai l'impression que cette catégorisation sur laquelle j'ai longuement travaillé me pose des problèmes. Je me demande si je n'ai pas été poussée par mes insatisfactions et par les grandes possibilités ouvertes par cette enquête. J'ai peut-être mis trop de choses dans ces catégories, ce qui a eu comme effet d'aplatir certains des avantages de cette enquête. Les catégories que j'ai construites à partir des représentations sont faites un peu "à la hache", même si elles intègrent bien plus d'"ingrédients" que d'autres travaux. Il faudrait

peut-être revenir sur des qualifications trop rapides ou qui ont un air trop consensuel. Le temps est finalement aplati : quand je donne des trajectoires qui synthétisent un morceau de parcours, je "concatène" un peu les éléments mais aussi les étapes.

- Est-ce que je n'ai pas voulu mettre trop d'ingrédients dans ma recette de cuisine ? Cette synthèse n'a-t-elle pas annulé certains des effets originaux de cette méthode d'enquête ?

Je me demande s'il ne faut pas laisser les choses davantage décomposées, prendre le temps de traiter un par un les aspects sur lesquels on peut avoir des données originales. Ce qui rend plus difficile la synthèse bien sûr. Je me demande aussi si avec les deux intervalles je n'ai pas construit deux carrières plutôt qu'une. Ceci étant, cette comparaison, même réductrice, m'a permis de constater et de mesurer "réellement" deux choses : l'importance des bifurcations, dont on a parlé, et les changements d'engagement dans le travail. Pour reprendre l'idée de carrière, ce n'est pas forcément un processus linéaire qui reste cohérent, mais il peut être révisé en cours de trajet avec les expériences et/ou l'effet du temps cumulé (le temps passé dans une entreprise, le temps de la lassitude). On voit ainsi l'effet d'une socialisation en route, que ce soit l'apprentissage mais aussi la simple durée dans un même état, puisqu'il est différent de passer trois ans dans une position et d'y passer trois mois. Certains projets peuvent aussi ressurgir avec le temps, se réactiver. On peut alors passer de la passion au désenchantement par simple action de l'expérience et du temps, sans autre événement extérieur perturbateur.

De temps en temps des maturations s'effectuent aussi dans d'autres domaines de la vie : on s'installe en couple, on achète une maison, etc. Je n'ai pas eu le temps ici de m'attarder sur ces articulations, mais elles sont essentielles. Ces maturations pondèrent en particulier l'engagement dans le travail ainsi que les attentes.

On constate clairement des changements dans les rapports au travail de certains de ces jeunes : ils ne veulent pas la même chose dans le travail (Jean, Fleur par exemple), ils ont changé dans ce qu'ils imaginent, ce qu'ils approchent au regard du travail. On aurait moins bien vu ce changement en les interrogeant seulement aujourd'hui.

Je pose également ici une question à la notion de dispositions : quelle est la part de stabilité, la part de dynamique des dispositions ? Quels sont les aspects de continuité ? Qu'est-ce qu'on n'a pas vu éventuellement ? Même dans des entretiens très longs, on ne voit pas les choses quand on ne les cherche pas. J'ai cherché la discontinuité, je l'ai trouvée. Je pense que si Bernard Lahire lit ces mêmes entretiens, il trouvera des

éléments de continuité de dispositions qui finalement pourront même expliquer les bifurcations. Même les notions de continuité et de bifurcation pourraient être interrogées avec deux paires de lunettes différentes. Le longitudinal ne règle donc pas tout. Il distingue des choses mais il faut faire d'autres efforts pour distinguer d'autres éléments.

La question des évolutions des catégories dans le temps reste complexe. On a pu constater pour cet objet-ci un certain "vieillissement" des catégories : certaines sont moins pertinentes, elles se raffinent, elles s'atténuent parfois. La grille peut changer. Les contextes économiques et législatifs changent aussi. Au début de l'enquête, on n'avait pas prévu beaucoup de questions sur les achats de maison et sur les enfants ou sur les divorces, par exemple. Neuf ans plus tard, la conjoncture n'est pas du tout équilibrée de la même façon. Est-il utile pour autant de mobiliser toutes les catégories dans le temps ? Ne peut-on faire des catégories que dans de la synchronie ? Plutôt que d'essayer de comparer les vieilles catégories pour voir ce qui a changé, est-ce qu'il ne faudrait pas repartir de zéro et refaire de nouvelles catégories d'emblée ? Mais si je veux comparer et voir se dérouler du temps sur des parcours, j'ai besoin de quelque chose de stable. J'avais choisi la grille de catégories comme élément de stabilité. Ce n'est peut-être pas la bonne solution. Il faudrait peut-être comparer chaque élément de représentation : le rapport entre le travail et l'argent a-t-il évolué, par exemple ? Il faudrait le distinguer alors à part, ne pas tenter de le concaténer avec le reste. Mais pourtant, le rapport entre le fait de faire des enfants et le fait de travailler a-t-il pu évoluer de son côté, seul, sans interagir avec le type d'emploi, le temps, la période, le travail du conjoint, etc. Le problème est bien ici de parler de tout en même temps avec tout... puisque ce sont, en plus, les liaisons qui sont souvent les plus intéressantes. Sans catégorie, on aura du mal à construire, à confronter et à exposer. Peut-on écrire les choses sans les catégories ?

Je vous laisse avec cette question ouverte : à partir de quel degré de synthèse, de quel degré de distinction et de quelle temporalité les catégories valent-elles le coup d'être utilisées comme un outil ? Ou doivent-elles être provisoires et vite dépassées sinon on élague trop de choses en les imposant ?

Résumé de la discussion

Les questions des participants ont porté sur deux ensembles de thématiques, méthodologique et théorique, avec des échanges sur la question des catégories, sur la méthode longitudinale et sur la notion de "dispositions". Au niveau méthodologique, la discussion s'est engagée sur certains aspects sémantiques de la construction des catégories.

GRS : *Qu'en est-il de l'axiologie du chercheur lorsqu'il emploie des mots tels que "latence" ou "passion" ?*

Claire BIDART : Ces termes sont relativement maîtrisés, je l'espère, dans leur rapport avec les données recueillies, mais je les emploie en assumant une "partialité" réfléchie : ainsi, le terme "latence" n'est pas employé par des acteurs, mais la catégorie regroupe des perceptions dévalorisantes à la fois pour l'interviewé et pour le chercheur. Par exemple, Denis dit : *"Si je réussis les concours l'année prochaine, il faudra que je parte en formation ailleurs, mais je n'en ai pas envie. Je crois que je suis encore un peu bébé.* (Enquêteur : *tu as encore besoin de temps ?*) *Oui mais le problème il n'y en a plus beaucoup.* (Enquêteur : *tu n'es pas vieux*) *Non mais je suis entré à la fac en 95, on est en 2001, il y en a plein qui au bout de trois ou quatre ans bossent.* (Enquêteur : *et toi tu as l'impression de tarder ?*) *Surtout de ne pas avancer, de tarder sans trop savoir, sans toujours savoir. Donc ce n'est pas simplement je prends du temps, mais vraiment je ne sais pas".* La latence, c'est dur pour ces jeunes ; ils rendent compte également du regard des parents, toujours très présents dans les discours, qui signifient la norme, qui dénigrent fortement le moratoire, dans le contexte français des années 80 en particulier. Les parents n'aiment pas ça et sont inquiètes, les jeunes le savent bien. Denis se compare ensuite avec ses copains, qui forment aussi un cadre de référence. Dans ces cas-là, soit ceux qui travaillent citent les copains d'études comme étant vraiment des attardés, soit ceux qui sont encore dans les études disent : *"tous mes copains ont un boulot, j'ai l'air de quoi ?"*. Il y a toujours des éléments dévalorisants dans leurs propres discours, ils n'appellent pas ça la latence mais ces délais sont dans cette catégorie toujours dévalorisés à leurs yeux. Quant à la "passion" et au "travail", ce sont des termes qui comportent une valeur positive pour moi, certes, mais aussi pour les jeunes que j'interroge. Nous

appartenons à la même culture, vous avez raison de le pointer c'est un risque d'aveuglement axiologique mais c'est aussi un code commun nécessaire à la compréhension... surtout lorsqu'on doit simplifier pour aller vite.

GRS : Peut-on adjoindre au "travail" la notion plus globale d'activité, et en prendre en compte les trois dimensions instrumentale, sociale et symbolique, pour la construction de catégories d'observation du temps long (l'inflation de la valeur symbolique du travail depuis les années 1950-60, par exemple) ? Et quels sont les outils et les catégorisations permettant de passer des moments biographiques aux processus ? Comment passer des "moments" à l'articulation temporelle, tout en prenant en compte le sens donné à leurs actions par les acteurs ?

Claire BIDART : Toutes ces questions et perspectives montrent que le matériel recueilli permet une large variété d'approches pertinentes. Elles renvoient aux nombreuses possibilités de traitement, qui posent la question des choix de découpages appropriés pour parvenir à la plus grande ampleur dans le rendu des résultats (vaste quête...). Je pourrais bien sûr traiter séparément de ces diverses dimensions du travail, après les avoir ici mêlées et combinées pour parvenir à une vision synthétique et comparative.

Mais au-delà de la construction de catégories, l'aspect longitudinal du matériel soulève une difficulté propre à laquelle on ne peut pas entièrement répondre, et qui recoupe celle de la pluralité des dimensions du temps. Dans le recueil des données, je prends en compte les parcours, mais aussi les représentations et les projections : c'est-à-dire que je ne reste pas dans la catégorie des moments ponctuels comparés, des états présents. Mais c'est peut-être encore insuffisant pour construire des processus. On ne peut pas non plus s'imaginer fonctionner en "temps réel". De plus, lors de l'analyse, il se présente cette difficulté forte de concilier l'observation dans le temps d'un concept, d'un élément (isolé pour l'analyse), et l'articulation de plusieurs concepts (que l'on aura du mal à faire évoluer dans le temps).

GRS : L'intérêt de la méthode longitudinale, et particulièrement dans le passage à la troisième vague d'interviews, est l'ouverture vers la possibilité de comparer non plus seulement des moments biographiques, mais aussi des processus : mais alors, comment passer d'un travail de catégorisation sur les moments (l'emploi et la représentation des acteurs à un ou à deux moments donnés) à une comparaison de processus ? Et faites-vous appel à des termes déjà présents en sociologie (désimplification, intégration, circulation...) ?

Claire BIDART : Comme je l'ai dit, j'ai trouvé les catégories d'intervalle finalement un peu décevantes. Je voudrais maintenant me laisser la possibilité de re-décomposer en petits morceaux thématiques tous ces processus et de les laisser décomposés plutôt que d'essayer de les synthétiser. Je voudrais revenir vers des morceaux de désaffiliation, ou des séquences de déqualification par exemple, qui ne seront pas forcément un résumé systématique portant sur l'intervalle de trois ans. Ce sera la déqualification dans un processus qui fait sens. Par exemple, "l'intégration dans l'emploi, le regret de la profession" est le résumé d'un mouvement vers quelque chose qui n'a pas marché et qui se retourne vers autre chose. C'est du mouvement. Mais finalement, dit comme cela, c'est du mouvement qui a perdu de l'épaisseur conceptuelle. J'aimerais maintenant tenter de les désynthétiser pour comparer des petits morceaux de mouvements sans vouloir classer systématiquement les individus, sans les mettre dans les catégories. À la suite de Dubar et Demazière, l'idée serait par exemple de laisser tomber les individus et de parler de "mondes". Ces "mondes" ou ces séquences peuvent être multiples, compliqués, emboîtés, etc. Ils resteraient des petits morceaux, des éléments de base, sans forcément s'appeler catégories. Il y aura peut-être plus de richesse dans ces éléments traités de manière compréhensive que dans des procédures systématique qui mettent les individus dans les catégories. En tout cas, ce serait une autre étape de l'analyse.

GRS : Cette difficulté fait surgir une question de positionnement plus largement théorique sur la théorie de l'acteur telle qu'elle est assumée par le programme de recherche que vous nous avez présenté et qui est basé sur le subjectivisme. Quel peut être l'intérêt heuristique de la notion de "dispositions", de la réflexion sur les propriétés sociales, dans son articulation avec l'étude des changements, des bifurcations dans les parcours ?

Claire BIDART : Les catégories sociales d'origine des acteurs apparaissent comme d'autant plus prégnantes, déterminantes dans les parcours, que la grille d'analyse était centrée sur d'autres objets (le temps, les événements, l'expérience...) et qu'elle ne les intégrait pas comme hypothèses. Et ici, je n'ai pas pris le temps d'en parler, mais c'est un constat très fort dans ce panel : les classes sociales sont massivement déterminantes. La notion de disposition permet de les prendre en compte de manière dynamique, ouverte : les catégories sociales, les positions sociales, les inégalités sociales, les classes sociales sont intégrées et recomposées avec l'expérience pour en faire des dispositions, ou éventuellement pour faire évoluer ces dernières. On voit en particulier au moment des bifurcations biographiques, au moment des prises de

décision, comment sont intégrées, recomposées ou modifiées les contraintes diverses, dans la logique de l'acteur qui s'oriente. On voit également comment, alors, son réseau personnel contribue à l'influencer, à lui ouvrir ou fermer des perspectives. Ces facteurs interviennent comme des "ingrédients" dans la prise de décision, et c'est un moment privilégié d'observation de l'intervention de certaines contraintes ou de certaines dispositions, plus difficiles à saisir dans le cours d'une trajectoire linéaire. Mais il faut cependant prendre des précautions dans l'emploi du terme "dispositions", et en particulier le situer précisément dans le déroulement de la vie de l'acteur : la période étudiée dans l'enquête, à savoir ce moment particulier de l'entrée dans la vie adulte, place les acteurs devant des choix multiples, face auxquels leur expérience évolue rapidement, ce qui est peut-être plus propice à des changements de dispositions, plus favorable à "faire avancer" les acteurs dans des directions inattendues.

GRS : Qu'en est-il du rapport entre les transformations éventuelles des individus et les conditions de travail, le contenu concret du travail ?

Claire BIDART : Le guide d'entretien comporte une quinzaine de pages sur le travail, les horaires, les rapports avec les supérieurs et les collègues, etc. Il est important en effet d'avoir une description précise de leur environnement en la matière. Si l'on revient à la notion d'expérience, l'évolution, voire le choc, que l'on peut parfois observer dans la confrontation des acteurs avec le travail, résulte avant tout de la *connaissance* qu'ils en prennent, la connaissance d'un univers et pas uniquement de la mise en œuvre d'une tâche. L'expérience du travail fait découvrir des pénibilités, des contraintes, des limites qu'on n'avait pas imaginées avant. Je pense avoir montré, même si je l'ai fait trop rapidement ici, que cette expérience modifie effectivement leur rapport au travail, leurs projets, etc.

GRS : Ce qui est encore lié aux dispositions, dans le sens où le choc est d'autant plus marqué qu'il intervient plus tard, pour ceux qui font des études il est plus dur d'être soumis à des contraintes, à des déceptions, alors que l'acceptation est plus rapide pour ceux qui ont déjà entendu leurs parents tenir des discours désenchantés !

La question est posée par ailleurs de savoir si, selon les moments, et aussi selon les types de bifurcations, les dispositions individuelles ou les ressources collectives l'emportent, ou peuvent parfois fonctionner en équivalence.

Claire BIDART : Je vais replacer la question à un niveau méso-sociologique : celui du réseau des relations d'un individu, qui fait l'intermédiaire entre cet individu et le monde social. Si l'on considère que les réseaux sociaux sont relativement hétérogènes, ce qui permet aux acteurs de concilier différentes facettes ou de découpler leurs dispositions individuelles de celles des autres membres du réseau ; si l'on considère aussi que la bifurcation est liée à un moment de crise, d'incertitude où des choses pas imaginées, pas possibles, pas ouvertes *a priori* se posent un jour, on constate alors que des acteurs peuvent reconnaître avoir été influencés par leurs amis : dans les moments d'incertitude, les alternatives ne sont pas toujours faciles à inventer mais ce que proposent les amis peut faire l'objet d'une forme de choix permise par l'hétérogénéité, la pluralité du réseau.

Dans mon ouvrage *L'Amitié, un lien social*, j'avais montré un cas où se déroulait un moment de négociation avec soi-même et avec ses dispositions. C'était un exemple à propos de l'infidélité conjugale : dans le réseau d'amis d'un jeune homme, il y avait des fidèles et des infidèles. Les débats étaient infinis entre eux : est-ce qu'il vaut mieux... oui, non ? Dans l'entretien, il explique que lorsqu'il se pose des questions ou qu'il a une opportunité d'infidélité, il va discuter parfois avec certains, parfois avec d'autres... avec ceux qui l'arrangent, en fait. Il montre aussi une évolution dans le temps de ses propres conceptions à cet égard, en faisant le tour des amis qui avaient également connu (ou pas) cette évolution. Il appréciait très précisément sa propre position, mais également son évolution et sa marge de négociation en la matière. J'y ai vu un des lieux de "travail" des dispositions individuelles. Je le vois comme cela, comme une dynamique de frottement, d'interaction, de négociation, plus que comme une hiérarchisation ou une lutte entre dispositions individuelles et ressources (ou contraintes) collectives qui devraient l'emporter les unes sur les autres.

Le réseau est ainsi le lieu d'une pluralité de possibilités, où la pluralité des dispositions des acteurs est courante : le cumul ou la complémentarité des deux est complexe, mais il n'y a pas besoin d'y rechercher un équilibre : l'hétérogénéité des amis est peut-être alors une garantie de la liberté... et du mouvement.